

Arnè-Maurin, sosies ou un seul Mayonnais ?

Les Mayons ? mais où ça perche ? Hameau, village, République libre ? Comique « les Mayonnaises », d'autant que l'on prétend que les « Mèstre Aiolaire » sont à l'origine du concours d'aïoli sinon de l'invention même de la pommade d'or aillée.

Les Mayons, c'est la porte secrète des Maures mystérieuses, un village de 550 habitants, un terroir de 29 km² boisé à 80%. Un nid dans la verdure, couronné de châtaigniers séculaires. Et Jean Aicard connaissait bien et aimait cette Maure dans les Maures. De là à oser revendiquer la paternité de Maurin des Maures... et pourtant, l'école porte fièrement son nom et, en façade, à l'entrée, sa stature se découpe, carnier au dos, fusil dans une main, un lièvre de l'autre, sur le village en terre cuite. Et leur certitude n'est pas, dans le cas présent, ni galéjade ni fanfaronnade.

Bien sûr, Sainte-Maxime le revendique, Maurin, en prétendant qu'Aristide Fabre chassait avec Jean Aicard et se montrait conteur apprécié... nous en connaissons d'autres. Et puis, il avait trop voyagé, avait séjourné en Indochine et il fut trop longtemps conseiller municipal. Non ! il n'est pas le « sauvage civilisé » que nous honorons.

Qu'il ait fermé les yeux au père de plume de Maurin, que le fils, Jean Fabre né en 1908, année de parution du roman, portât en deuxième prénom Maurin, que Jean Aicard fût son parrain, rien ne prouve l'identité Maurin-Aristide.

Jean Aicard, du poème au roman

Si nous partons de la certitude née de la plume de Jean Aicard : « Maurin, ce personnage de roman, représentation fidèle d'un type réel », en nous référant à *Arlette des Mayons* (page 91) nous brûlons d'envie de traquer la vérité. C'est Eugène Silvain qui assure dans son discours prononcé à titre de membre de l'Académie du Var, le 8 avril 1926 à l'Hôtel de Ville de Toulon : « Nous avons terminé notre randonnée par Les Mayons, pays du braconnier Arnè, le prototype de Maurin des Maures. » Pourquoi ne pas y croire ?

Voyons tout d'abord Jean Aicard et attachons-nous toujours aux traits libertaires. Déjà son enfance chez son grand-père le pousse à courir collines et plages, curieux mais en bute au traditionnel : « Savoir est amusant... apprendre est ennuyeux... » Pensionnaire plus tard à Mâcon, ne confiera-t-il pas : « l'école m'enfermait... triste comme une cage. » Même son parcours littéraire pose problème aux Parnassiens : il avoue préférer la rime suffisante mais inattendue à la rime riche prônée.

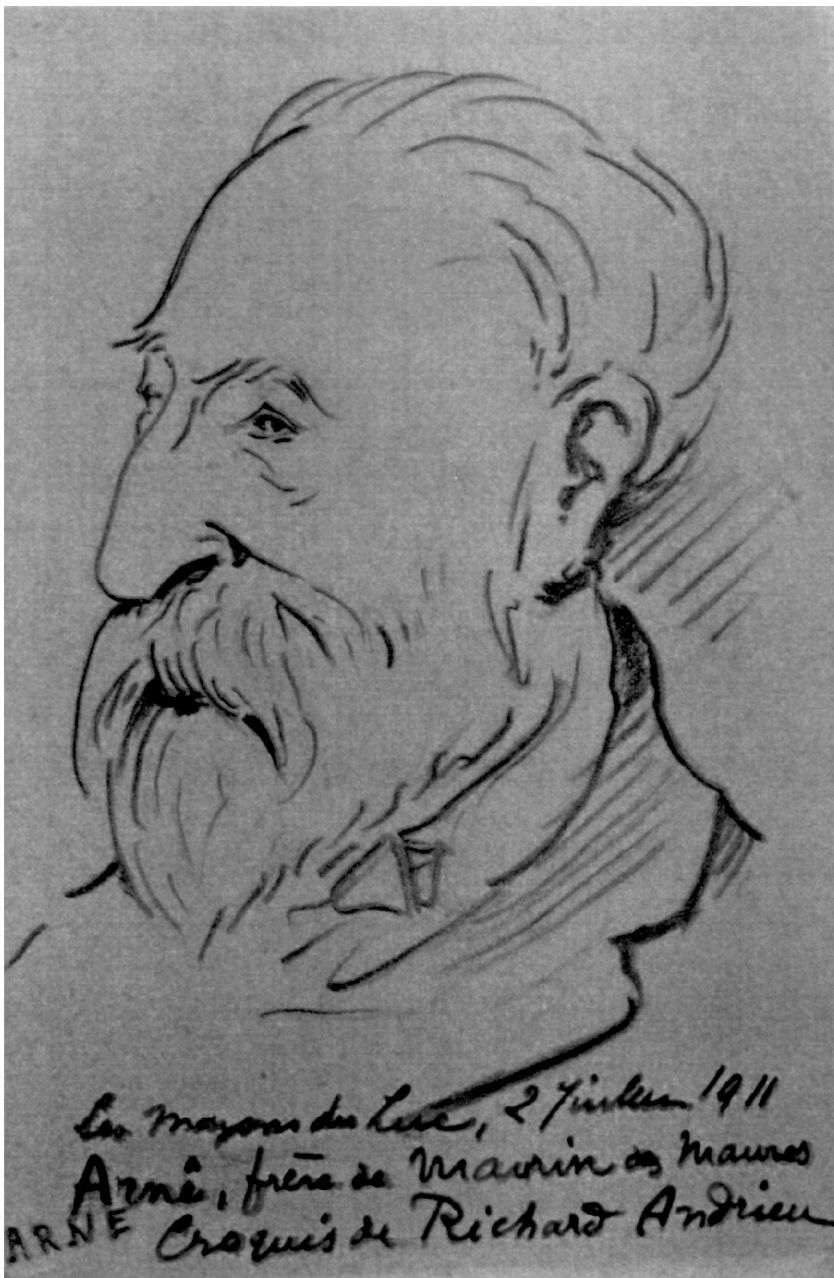
Ne prendra-t-il pas le pseudonyme de Jean d'Auriol pour mieux comprendre et se rapprocher des gens du terroir. (Vous savez que nous, Provençaux, nous lançons, lorsque nous tenons à devenir Ponce Pilate et à nous désintéresser en nous lavant les mains : « *lèu m'en fòuti, siéu d'Auriéu.* »)

D'ailleurs, ne nous présente-t-on pas Jean Aicard comme l'ami des humbles, l'amoureux du vrai ?

Dans *Arlette des Mayons*, l'on nous campe une intrigante de petite dimension capable d'imposer ses charmes ; mais il en fait, l'auteur, le procès : « elle n'est pas du terroir, elle méprise la terre ». C'est assez pour l'exécuter. Arlette des Mayons n'est pas des Mayons... C'est une « étrangère », retenez bien cela. Ne chante-t-il pas, notre poète :

Au nord les Cigalous et les cigales meurent ;
Le myrte en fleurs périt s'il est déraciné ;
Dans leur pays les vrais sages demeurent ;
La terre la plus belle est celle où je suis né.

Que l'orthographe d'Arnet ne nous arrête pas. Pensez que Arnè ou Arnè, sans t mais accentué, sont simples décodages de Ernest et non un diminutif. J'avais choisi Arnè parce que « arné » ou « arna » signifie « mité »... alors ! Le provençal, malgré l'effort tolérant mais immense



Jean Aicard, du poème au roman

consenti par Mistral et ses félibres, restait dans les Maures un véhicule oral pratiqué et façonné par tous. Les phrases écrites en provençal par Jean Aicard sont des approximations écrites de phrases entendues, appréciées pour leur sens ou leur sonorité, leur mélodie. C'est surtout dans la tentation de pratiquer le français que l'expression du héros devient savoureuse. « La sentide des rues Magnaques de Marseille n'est pas celle de la gineste » et « les mistralades » et « si j'étais de toi » et « il se disait en dedans lui »... Il est vrai que j'ai buté longtemps à l'école, le provençal étant ma première langue maternelle, dans les genres : le tuile (*lou tèule*) et la lièvre, (*la lèbre*) me parurent longtemps normalité. Remarquez, nous connaissions bien notre Thérèse capable de lancer à sa Parisienne de patronne : « Je n'arrive pas à claver, la cadaule elle est déglide ; ça fait mièche heure que je gamache ! »

Pour nous, Mayonnais, la fidélité, le souvenir ne se marchandent pas et si peu de rues portent les noms de personnes, pourtant, partant de la fontaine, vous grimpez par la rue Paul-Maurel jusqu'à la place Jean-Aicard (hein, nos Mayonnais... ils ont l'esprit logique !) Le lien de l'instituteur mayonnais (on nationalise vite quand on aime...) au poète-écrivain s'éclaire, l'amitié réciproque fait surgir l'image même de notre Arnè, le braconnier-conteur. C'est là que le banquet eut lieu en 1911, c'est là que notre Arnè conta plusieurs histoires savoureuses. Il était déjà à l'hospice du Luc et notre écrivain le fit sortir pour le replonger dans son milieu propice aux souvenirs aigus et aux transes subtiles.

Remarquez, un témoignage de maître Aussel, notaire, rapporte que son père même obtenait en échange d'un paquet de tabac ou d'une tablette de chocolat, le tout enrobé de sympathie chaleureuse, quelques galéjades, quelques anecdotes, quelques histoires mieux charpentées.

La première prouve la finesse de notre Arnè. (Elle serait plus percutante en provençal de chez nous et je me sentirais plus à l'aise... mais...)

La trueio e lei trege porquet

Solitaire, pas mouton, plutôt sanglier ; mais capable de divertir la bonne compagnie, notre héros fut donc invité...

Arnè-Maurin, sosies ou un seul Mayonnais ?

A la Pommière, son fief, puis à l'hospice, les ribottes étaient rares et minces. Ici, l'on pouvait, sans attenter à la dignité, échanger de bons coups de fourchette contre une anecdote. L'on avait placé Arnè à la barbe chenue (près de 80 ans en 1911) auprès du père d'Arlette des Mayons et de Maurin ; et Jean Aicard se réjouissait à l'idée de retrouver « l'assent » musical, l'hymne aux Maures, la truculence du braconnier. Et il attendait ; impatient... mais la grande faim tenaillait Arnè qui entonnait les cochonnailles, puis le civet et remettait à plus tard son tour de scène.

– Alors, Arnè, pas d'humour, pas d'imagination ?

– Si, mais il faut que je tire le niveau et que « j'aye » l'estomac calé ; sans quoi, tout quièlo (tout grince).

Enfin, il se décida et l'on réclama le grand silence. Aicard avait quitté sa fourchette, croisé ses bras sur son estomac et restait béat, « badait » par anticipation.

– La truie, à la Pommière, avait mis bas : treize « pouarquetoun » roses, goulus ; et tous participaient à la généreuse tétée... comme nous à cette ribotte.

– Mais, Arnè, questionna l'écrivain, la truie n'a-t-elle pas que douze trayons seulement ? Comment contenter treize ventres affamés et treize museaux gourmands ?

– « Verai », la truie ne porte que douze tétines (douce poupèu) mais comme à ce repas, très sincèrement, la truie roucoulait... si l'on peut dire, sans doute quelque histoire, comme moi... et alors que douze goinfres s'abreuyaient, le treizième, bouche ouverte, comme vous M. Aicard, se délectait du grognement suave. Pecaïre ; il badait comme un calot (comme un engoulement) et en oubliait sa ration. Vé, coumo si dis eici : « chasco fedo que bèlo perde soun moussèu » (chaque brebis qui bêle perd son morceau).

Et Jean Aicard de rire à gorge déployée, puis de réclamer, après cette digression vécue, une bonne tromperie de gendarme ou de percepteur ; ou encore un miracle de chasse. Le répertoire d'Arnè était inépuisable... La soif d'Aicard inextinguible.

Et l'on retrouve ailleurs d'autres traits qui affinent le portrait de notre braconnier... qui nous parle dans son *Arlette des Mayons*, des terres du marquis de Colbert : Reillanne.

Arnè et la ruse

Victor me conta une autre histoire d'Arnè... plus forte ; il l'avait arrosée de vin de framboise, je m'en souviens.

Un certain jour, vint à la Pommière un richard, dépêché par un ami. Il avait garé sa voiture à la route et s'essoufflait pour assaillir le cabanon retranché. A vingt pas folâtrait une chienne exceptionnelle : d'énormes oreilles pareilles à des rabats de carnier ; un fouet ramé comme un peuplier. Oh ! la belle bête ! Savoir combien il

Jean Aicard, du poème au roman

l'avait achetée : le prix d'un domaine à ne pas en douter. Mais il n'était pas temps de rêver... il fallait marchander. Le monsieur souhaitait trouver un étalon pour couvrir sa chienne, mais... un galant de la même race ; les bâtards n'étaient pas admis. Il pouvait payer, ça crevait les yeux ; le gousset craquait sous une énorme montre jetant mille feux.

Comment refuser... mais où trouver le mâle ? Il promit... et reçut un acompte substantiel, et calcula. Aux Mayons, rien ne faisait l'affaire ; à Gonfaron pas davantage, au Luc non plus ; et pourtant...

La nuit, Arnè en rêvant rôda au Cannet et le matin, il se souvint qu'il avait rencontré le marquis, à Reillanne, avec un chien de la même race présenté en termes très élogieux.

La chienne en laisse – méfie-toi des mauvaises rencontres, un drame fond sur toi sans crier gare – notre rusé braconnier piète vers Reillanne. Au pas leste, à la figure épanouie, on devine un plan échafaudé. Il saute le gué à Chausse et il ne s'est désaltéré qu'une seule fois à la gourde pleine de jacquet : quelque chose presse. Enfin la bastide ; le valet puis le chien, un galant hors pair qui a déjà pointé le nez et levé la patte.

Allons ! les civilités ; vite une histoire de chasse croustillante ; du mou à la corde... ça devrait « piter » la chienne est prête, pas de manière... et la paire ne fait qu'un lot. « M. le Marquis, votre chien, ma chienne... en laisse pourtant. Ça alors ! » Et le marquis rougit, lève un bras vengeur ; mais Arnè plaide : le chien est un chien ; la femelle n'a pas su refuser... c'est cuit ; il suffit de détacher la bête, d'attendre et de récupérer chacun son bien.

En homme civilisé, le marquis se confond en excuses, fait entrer Arnè dans la grande bastide, paie l'apéritif... puis attend.

Notre braconnier contenait un rire qui éclata après le gué sur le retour. Il avait lanterné le noble, bu un bon coup, fait plaisir à la chienne et au chien... et il toucherait une poignée de pièces d'or.

Que souhaiter de plus ?

Rue Paul-Maurel, place Jean-Aicard, et là, vous filez sur les Lonnes, l'ancien potager de tous les Mayonnais ; un raidillon sur main droite accède au Plus haut Château : c'est la draille d'Arnè qui conduisait à son antre à la Pommière. Ne vous attendez pas à un palais ; même pas à une bastide... c'est juste un cabanon sur deux plans. Le soleil baigne tôt et tard l'aire de notre braconnier par deux saignées sur les lignes de crête (*lei serre*)... pour sauter le ruisseau puis escalader, c'est une véritable défense contre les intrus qui vaut douves et pont-levis. Du bois dense : des châtaigniers séculaires, des chênes-lièges rugueux et d'énormes lauriers (*de baguié*), des arbres symboles comme ça, hauts... comme ça ! Zoë que notre Arnè désertait souvent

pour ses chasses et braconnages, nous la retrouvons quelque peu dans le profil d'Arlette des Mayons. « Institutrice révoquée dont les chapeaux et les robes de ville flattaient ma bêtise », avoue notre homme des bois. « Pour elle je vendis ce qui me restait du bien de mon père. Dieu la reçoive dans son paradis ma pauvre femme ! Elle a bien fait de mourir. » (Pauvre est ici le terme consacré et non émotif.) Elle n'était pas sottie mais « elle avait un mauvais gouvernement ». Nous savons que les toilettes deviendront oripeaux, puis draps et sacs de chanvre succéderont... et Zoë sera un soir purifiée par les flammes sorties de l'âtre, la transformant en torche.

Arnè confesse : « Avec le gibier, je peux vivre encore, oui, mais c'est tout juste. Je suis trop fier pour demander du secours et j'ai refusé, par pitié, des offres bien charitables... mais je sais bien et ça m'est pénible, que *je ne suis pas dans la règle des règlements.* » Ne focalisons pas sur la phase finale... Maurin ne peut pas subir un sort accablant. Pensons à Arnè jeune, fort, capable d'assumer sa vie de sauvage... c'est là qu'il ressemble à Maurin... ou que Maurin lui ressemble. Les lois, les riches en profitent, les pauvres les subissent ou les bravent à leurs risques.

De nombreuses histoires glanées dans notre sacourette, au temps des châtaignes, campent nos deux portraits symboles. Nous vous demandons simplement de croire à Arnè, l'identification s'impose quasi point par point : « curieux, pas mal bavard, enragé braconnier, éloquent ; il parcourt souvent de digression en digression le champ sans limite de la sagesse populaire ». Le bon sens est sa qualité maîtresse, assure Jean Aicard encore... D'ailleurs M. Augias, maître d'école philosophe, « recteur laïque du pays », s'entend très bien avec Arnè : « inégaux par la culture, ils se reconnaissaient pourtant de la même race ». Nous sommes fiers d'être de la leur. Regardez notre écusson, Arnè, Maurin et le Mayonnais se retrouvent dans les attributs. Cette bête, le hérisson, n'est pas un prédateur ; ses piquants sont défenses contre l'humain mal intentionné, le chien malveillant. Aucune agressivité. Quant au « hérisson » (*l'eirissoun*) que vous appelez, vous, bogue... c'est une histoire antique. Il paraît, mais je n'y étais pas, que Zeus ou Jupiter (c'est le même dieu libertin) est le père du nom. Il poursuit de ses assiduités Néa, une nymphe de la suite de Diane. Elle succomba, ne put supporter son déshonneur et en mourut. Et Jupiter

Jean Aicard, du poème au roman

la métamorphosa en arbre tout en prononçant une oraison funèbre sur la Casta Néa, la chaste Néa. Et pour marquer les réticences de la brave nymphe, les fruits furent protégés par une bogue (*un eirissoun*), tapissée de velours à l'intérieur mais hérissée de piquants meurtriers à l'extérieur. Casta Néa devint *castagnié* en provençal et châtaignier en français. De là la devise « *Pôugni mai dóuni* » du blason : « Je pique mais je donne ». C'est le caractère même de nos deux héros fondus en un seul : provocateurs en apparence, ils sont surtout prêts à égratigner ceux qui trichent, qui veulent voler... mais le cœur est bon. Ecartez la bogue, la châtaigne est lisse et douce.

Et nous avons baptisé notre école « Maurin des Maures ». Vous savez, il est de bon ton d'affubler un groupe scolaire d'un nom célèbre. Nos amis et voisins Lucois par exemple ont placé leurs écoles sous l'égide de Jaurès, Daudet, Moulin, René Char ; je sais, ce sont des gens du sud... Vidauban a opté pour Pauline Kergomard... c'est bien et chacun de ces patronymes apporte une connotation d'œuvre politique, de résistance à l'oppression ou à l'ignorance. Il eût été possible d'imiter ; mais le suivisme n'est pas notre fort. Ici, avec Maurin des Maures, nous nous rapprochons plus encore du symbole.

Encore faut-il situer le héros de Jean d'Auriol – pardon, de Jean Aicard –, copie certaine mais embellie et modulée de notre Arnè (Ernest Clavel... de la Pommière). Maurin est né chez nous, nous ne le concevons que Mayonnais. André Neyton, « *èu, nous a fa pita* », nous a fait croire qu'un chef Maure (*Mourou*) avait laissé en même temps un fruit, la châtaigne, en terre mayonnaise, et un fils, Maurin, conçu avec une belle Mauresque (fille des Maures). Impensable... ce serait avant ...973. Non ! Arnè est né en 1832.

Laissons Maurin se présenter en cristallisant ses propos. Sa pratique constante de la forêt et de « la musique du vent dans les arbres » en a fait « un sauvage civilisé ». Il supporte mal hiérarchie et contraintes et sa générosité va aux humbles. L'argent n'est que corruption. D'ailleurs Maurin affirme : « Si le bonheur c'était la fortune, il y aurait vraiment trop de malheureux et, de désespoir, le monde finirait » (*Maurin des Maures*, p. 360).

Frondeur, il l'est et sa révolte contre l'opresseur paraît naturelle. C'est un disciple de Solange Lonjon qui mena chez nous le soulèvement de 1851 contre Louis Napoléon Bonaparte.

Arnè-Maurin, sosies ou un seul Mayonnais ?

Il s'éloigne, notre Maurin, de celui dont « les vingt mentons suent l'égoïsme » ; il se garde de celui « qui ne s'est donné que la peine de naître noble et riche » ; il préfère aux fourches caudines « les ailes de la misère ». Il aime le peuple et souhaite que son fils « apprenne les bonnes choses » et par dessus tout « la Justice ». Ce mot phare recouvre dans son esprit : l'équité, la tolérance et la fraternité. « Il a l'instinct de la vraie LIBERTE. »

A Jean Aicard

La nature ô Mayons t'a donné la couronne
La plus belle qui soit : le soleil qui rayonne,
L'azur si bleu d'un ciel plus pur que le cristal
De la source qui bout au plus profond du val,
Tes bois de châtaigniers baignant leur cime altièrre
Dans le long flot vibrant de l'ardente lumière ;
Tes grès ou les micas, les quartz étincelants,
Scintillent dans le schiste en splendides diamants.
Puis quand la nuit survient, la lune lentement
Sur chaque front dépose un diadème d'argent.

Arnè, vieux braconnier, ton rire est homérique,
Tes yeux bleus sont brillants de malice ironique ;
Sur toi, sans te courber, passe le poids des ans :
Je te revois plus droit que les pins du deffends,
Conteur rabelaisien, roi de la galéjade,
Tu sais épanouir le front le plus maussade,
Et le dieu Pan surpris, charmé plus d'une fois,
Déposa ses pipeaux pour écouter ta voix.

Pour mieux vous célébrer, il est une cigale,
Vivante incarnation de l'âme provençale,
Chantre prestigieux de ces superbes monts,
Des charbonniers pensifs, des rudes bûcherons.
Des myrtes étoilés, des pervenches mi-closes,
De la mer soupirant aux pieds des Lauriers-roses ;
De l'idéal rêvé, de l'amour éternel.
La cigale est Aicard, son chant est immortel.

Huet (Souvenir du banquet du 2 juillet 1911)

Que son teint hâlé ne nous trouble pas : « *lei Mauro* », les Maures, se veulent sombres ; que sa mise simple ne nous fasse pas honte ; que

Jean Aicard, du poème au roman

son humour ne cache pas la profondeur de ses sentiments. Je pense à notre Arnè à l'hospice au Luc, foyer actuel de l'âge d'or, au pied de la tour (place Pasteur aujourd'hui) ; cette tour porte l'empreinte même de sa malice. Monument datant du XVI^e siècle, dominant de ses quasi trente mètres et guettant dans la plaine ; on l'a baptisée et publiée en photo : « tour octogonale », la seule tour au monde, la seule, à porter une telle épithète « octogonale », avec six côtés.

A l'entrée de notre temple du savoir, Maurin des Maures est de garde. Sans doute a-t-il hérité d'un semblant de barbe d'Arnè... son carnier, véritable tabernacle ambulante, vous le connaissez. Il pèse quelque quarante livres et contient un véritable arsenal, de quoi se suffire lorsque l'on ne couche pas trente fois l'an dans une vraie maison.

Le lièvre brandi, tenu par les oreilles, est-il un trophée ou une nécessité pour vivre ? Quant au fusil (*un vièi pistoun que dindo enca e clavello à cènt pas*), symbole aussi. Déjà Aicard affirme : « Tout est rouge dans les Maures... même les chênes-lièges levés. » Dites-vous bien que la constitution de l'An I classait la révolte en droit imprescriptible et sacré contre l'oppression. De plus, la colombe-liberté est parfois menacée par un rapace qu'il faut abattre.

Maurin lance comme sa règle d'or : « On marchera si ça sent la justice ! »

Vous ai-je convaincu ? J'ai essayé avec conviction. Allez, croyez-moi, Maurin-Arnè ne font qu'un et ils sont Mayonnais. Moi qui ne suis pas porté à croire, je le crois... alors...

Vous ai-je convaincu ? Pas encore... Eh bien, ajoutons la concentration, l'amalgame, la symbiose du 2 juillet 1911 (Victor Rosso me racontait), ça ne peut qu'émouvoir, nous ébranler, sinon nous convaincre. Voyez plutôt :

- Paul Maurel (28 ans alors) était instituteur-secrétaire aux Mayons. N'est-il pas un trait d'union ?

- Eugène Silvain, acteur qui interpréta *Le Père Lebonnard*, dans son discours d'entrée à l'Académie du Var, à l'hôtel de ville de Toulon en 1926, assure : « Nous avons terminé notre randonnée par Les Mayons, le pays du braconnier Arnè, le prototype de Maurin », et il explique le banquet des amis de Jean Aicard : « De son vivant (il est mort en 1921), les amis de Jean Aicard – n'est-ce pas Armagnin ? –

Arnè-Maurin, sosies ou un seul Mayonnais ?

organisaient chaque année en son honneur, un banquet dans un village des Maures. Les gens de la contrée n'ont pas oublié le souvenir de ces fêtes où, près du cœur populaire, l'âme du Poète s'épanouissait. Là, pas de pompe officielle, aucun protocole. Ah ! combien Aicard était heureux ! En 1911, Aicard avait 63 ans. »

- La photo du banquet du 2 juillet 1911, aux Mayons, avec Arnè assis auprès de Jean Aicard.

- L'histoire de la truie et des treize porcelets que vous avez entendue.

- Le croquis d'Arnè, par Richard Andrieu, signé : « Souvenir du 2 juillet 1911, Les Mayons du Luc ».

- Arnè, frère de Maurin des Maures. Arnè avait 79 ans alors, Jean Aicard 63. Et l'on identifie aisément le personnage très ressemblant à l'Arnè de la photo.

- Le poème de Huet : souvenir du 2 juillet 1911... à déclamer.

- Quelle convergence ! L'on avait tenu à aller chercher Arnè à l'hospice du Luc. Il était donc indispensable et reconnu.

Paul Maurel, Eugène Silvain, Richard Andrieu, Huet, Jean Aicard et les témoignages. Personnellement, c'est réglé. Ne tentez pas un plébiscite aux Mayons, vous friseriez les 100%. Si vous êtes les plus forts, en « répépiant » nous vous renvoyons à Bernard, le fils de Maurin des Maures qui a appris auprès de M. Rinal (un autre civilisé rustique) « partout le plus fort doit aide et protection au plus faible ».

Maintenant, notre héros a prêté son exemple et ses histoires : autant de contes bâtis pour éclairer et étayer des préceptes (des modes de vie). Les galéjades sécurisent, rapprochent, identifient et édifient. Les canards. L'âne et les deux moines (avec cet âne qui parlait comme les hommes alors que de nos jours, tant d'hommes parlent comme des ânes). C'est tout le champ de la sagesse populaire qui est parcouru. Même le préfet le reconnaît :

Maurin regarda le préfet en face :

- Pourquoi m'invitez-vous à dîner ?

- Parce que je vous connais de réputation et que vous me plaisez.

- Bon... mais...

- Allez donc.

Jean Aicard, du poème au roman

Alors Maurin, gravement prononça :

– Est-ce que vous n’auriez rien à me demander ?

Et le préfet reconnut qu’il était en présence d’un souverain.

– C’est vrai dit le préfet, cet homme, c’est tout une race ; mais malheureusement le meilleur de lui est intraductible.

Le bon sens était la qualité maîtresse d’Arnè et de Maurin. Augias s’entendait très bien avec Arnè comme Rinal s’entendait avec Maurin. « Inégaux par la culture, ils se reconnaissaient de la même race. » Faisons tout pour rester de la leur.

Finalement, Maurin n’est-il pas un amalgame des composantes profondes de Jean Aicard : ce dont il a hérité, ce qu’il en a fait... et surtout ce qu’il n’est pas arrivé à en faire. Et c’est en rencontrant, en notant, en composant que Jean d’Auriol a assimilé puis communiqué ce « vu », cet « entendu » et son « lui-même ».

Mais incontestablement, Arnè est présent, nous en sommes heureux et fiers ; pensez, il est Mayonnais. Cousin second, frère de Maurin, qu’importe puisque le père de plume, Jean Aicard, en fait un père spirituel.

Et remercions encore et toujours Jean Aicard d’avoir aimé la Provence de la Provence, notre berceau. Nous, inconditionnels, lui en sommes reconnaissants.

René NONJON